

## LA MILICE

14 avril 1943

Avant-hier soir, la tante Zabeth a frappé à notre porte. C'est moi qui lui ai ouvert, et j'ai été plutôt surpris en la voyant : tante Zabeth est une femme qui ne se permet pas d'arriver à l'improviste « chez les gens », même chez sa belle-sœur. Et puis elle paraissait bizarre, sa voilette dont elle ne se sépare jamais était de travers. J'ai trouvé qu'elle avait une tête de poule effarouchée !

Elle est gentille, tante Zabeth, et je l'aime bien. Certes, elle ne ressemble pas à tata Pauline, c'est plutôt son contraire, mais tout le monde s'accorde pour vanter sa discréption, ses bonnes manières, sa façon d'élever ses enfants et sa soumission exemplaire aux décisions de l'oncle Arnaud.

Elle m'a à peine embrassé.

- Ta maman est là, mon petit ?
- Bien sûr, tante.

Elle s'est arrêtée net devant la glace du vestibule.

- Seigneur, de quoi ai-je l'air ! A-t-elle murmuré, en remettant un peu d'ordre dans sa toilette.
- Il faut que je lui parle, Thomas, il faut que je vois ta mère ... mais en privé.

J'ai compris que ma présence n'était pas souhaitée. Je les ai donc laissées en tête à tête et j'ai gagné ma chambre.

Elle est restée longtemps, elle est partie juste avant le couvre-feu. Maman l'a accompagnée jusqu'à la porte.

- Je ferai ce que je pourrai, Élisabeth, mais tu connais Arnaud mieux que moi. Quand il a pris une décision ...
- Merci d'essayer, a chevroté ma tante.

J'ai entendu son pas menu décroître sur les pavés de la rue.

Après dîner, Alice est montée se coucher et nous nous sommes retrouvés seuls, maman et moi. Elle est encore pâlotte et, conformément aux prescriptions du docteur, elle évite de se remettre à sa Singer le soir.

- Tom, m'a-t-elle dit, il se passe des choses qui ne me plaisent pas.
- Chez tante Zabeth ?
- Oui. Figure-toi que Xavier envisage de signer un engagement dans la Milice, avec la bénédiction de son père.



La Milice, on en parle de plus en plus, et pas en bien, je t'assure ! C'est une sorte de police, créée par Darnand, qui a pour but de pourchasser les Juifs, de traquer les réfractaires au S.T.O.<sup>1</sup>, d'anéantir les résistants. Il n'y en a pas chez nous, du moins pas encore, mais ce qu'on murmure sur le compte des miliciens fait trembler les gens. Elle ne dépend même pas de Laval, mais directement des Allemands. Alors, voir Xavier, mon cousin germain, endosser ce sinistre uniforme !

- Mais, maman, ce n'est pas possible !
- Tante Zabeth en est sûre, elle en pleurait, la pauvre !

Xavier est mon grand cousin, celui qu'on me cite en exemple : Xavier ne tache jamais ses costumes, travaille bien en classe. « Il n'a pas énormément de facilités, mais il est tellement appliqué ! » Xavier a une belle écriture, Xavier se lave à l'eau froide, n'oublie jamais de se brosser les dents. Je connaissais par cœur ses innombrables mérites.

Avec moi, il a toujours été gentil, un peu sûr de lui, un peu protecteur, mais c'est normal puisqu'il a six ans de plus que moi.

On peut sans doute le trouver énervant mais de là à ce qu'il s'engage dans la Milice !

- Mais quelle mouche l'a piqué ?

Maman prend son temps avant de répondre, elle a besoin de réfléchir, elle aussi.

- Il a sûrement ses raisons, murmure-t-elle. D'après Zabeth, c'est le seul moyen qu'il ait trouvé pour échapper au S.T.O. En Allemagne. Il a trop peur des bombardements !
- Il n'a qu'à se planquer, comme beaucoup d'autres !  
Maman soupire.
- Tu connais les principes de ton oncle Arnaud, qui sont devenus ceux de Xavier : les réfractaires sont d'affreux Bolcheviks, des ennemis du Maréchal et de la rénovation nationale.
- C'est idiot !
- C'est idiot, mais c'est ce qu'ils pensent. Je crois surtout que Xavier est victime des grands discours de son père sur l'ordre, l'obéissance, la fidélité ; il est vrai que nous avons été élevés avec ces valeurs, Arnaud et moi. Elles sont bonnes, mais elles peuvent devenir dangereuses quand l'ennemi est là et qu'il faut se révolter, désobéir, refuser.

---

1 S.T.O. : Service du Travail Obligatoire

- Xavier ne peut pas s'engager, j'aurais trop honte !

Elle m'a regardé longuement, puis elle a souri en haussant légèrement les épaules.

- Il ne s'agit pas de toi, Tom !

- Mais maman, c'est mon cousin, il appartient à notre famille !

- Tu as un cousin, Jacques, le fils de tata Pauline, qui combat actuellement en Tunisie aux côtés des Alliés. Tu n'es responsable ni de l'un ni de l'autre.

- Qu'est-ce que tu vas faire, maman ?

Elle a hoché la tête.

- J'ai promis à Zabeth de parler demain à ton oncle Arnaud. C'est mon frère et je l'aime bien, malgré tout. Zabeth pense, enfin elle s'imagine, que je peux peser sur sa décision, s'il en est encore temps. Je vais essayer, mais je ne me fais guère d'illusions !



La rencontre n'a rien donné, et maman a été proprement mise à la porte par un oncle Arnaud sûr de lui, de son engagement, de sa bonne foi.

- Ma chère sœur, la Milice est une force saine de la nation, une des seules qui nous reste. Si Xavier veut y servir, non seulement je ne m'y oppose pas, mais je suis fier de lui.

Que pouvait répondre maman ?

Elle paraissait triste, découragée.

- Il est probable, a-t-elle murmuré, que dans quelques mois Arnaud regrettera amèrement la décision de son fils et les encouragements qu'il lui a prodigués. Espérons seulement que Xavier, qui est mon filleul, ne souillera pas ses mains avec le sang des nôtres. Oui, Tom, espérons, c'est tout ce qui est en notre pouvoir.

## L'ARRESTATION



27 avril 1943

Ils ont arrêté Longuet !

J'écris mon journal alors que je devrais être en classe. Mais, à cause de cette arrestation, on nous a renvoyés chez nous.

Longuet habite en dehors des remparts une petite maison avec sa vieille mère. Il n'est pas marié, il est trop occupé par ses bouquins.

La Gestapo a débarqué chez lui à cinq heures, ce matin. Les hommes à chapeau noir et à imperméable gris ont piétiné les fleurs de son jardin pour cerner la maison.

Puis ils sont entrés. Longuet devait dormir, il n'a certainement rien pu faire pour essayer de s'enfuir.

Ils ont fouillé la maison de la cage au grenier, déchirant les livres, éventrant les matelas, défonçant les portes ... un vrai carnage !

Ont-ils trouvé ce qu'ils cherchaient ?

Y avait-il quelque chose à trouver ?

En tout cas, ils ont embarqué notre prof dans une traction noire et ont démarré pour une destination inconnue, laissant sa vieille mère morte de terreur, au milieu de ce gâchis.

Nous, nous sommes allés au collège à l'heure habituelle, sans bien sûr nous douter de rien. Justement, nous avions cours avec Longuet. Nous avons gagné notre classe en chahutant un peu. Pas de prof ! D'habitude, Longuet est l'exactitude personnifiée, aussi au bout de cinq minutes nous avons commencé à nous inquiéter.

- Qu'est-ce qu'il fabrique ?

L'un de nous a murmuré :

- La dernière fois qu'il était en retard c'est quand les policiers ont arrêté

Simon.

Là-dessus, le directeur est entré, Bouboule, ainsi l'appelle-t-on parce qu'il est chauve et rond comme une boule de billard. Habituellement son visage est haut en couleur, plutôt rubicond. Aujourd'hui il était pâle, presque blanc.

- Mes enfants, on vient de m'avertir que votre professeur, monsieur Longuet, a été arrêté ce matin par la police allemande.

Un silence de mort a envahi la classe.

- À l'heure où je vous parle, je n'ai aucune nouvelle de lui, je n'ai aucune idée non plus de ce qui a provoqué son arrestation. J'espère seulement que les Allemands s'apercevront de leur erreur et qu'ils le relâcheront rapidement.

Nous sommes rentrés ensemble, Hervé et moi, bouleversés.

- Qu'en penses-tu, Tom ?
- Je ne sais pas. Peut-être que Longuet appartient à un réseau de Résistance ...
- Oui, peut-être.

Brusquement, Hervé s'est immobilisé au milieu de la rue.

- Et si c'était nous ? a-t-il murmuré.
- Nous quoi ?
- Nous qui étions responsables de son arrestation.
- Je ne comprends pas !
- Tu te souviens du discours que Longuet a tenu, sur l'intolérance, le racisme.
- Bien sûr.
- Il a parlé d'Hitler, du nazisme ...
- Le combat de la lumière contre la nuit ...
- Tu ne crois pas qu'il y avait de quoi déplaire à la Gestapo ?
- Bien sûr que si, mais ...

J'ai compris où Hervé voulait en venir.

- Tu penses que c'est un élève qui l'a dénoncé ?  
Il a haussé les épaules.
- je n'en sais rien mais c'est possible !

Soudain les visages de mes copains ont défilé dans mon esprit : Chazot, Delalande, le gros Hervieux, le petit Monot.

- Mais tu es fou, aucun d'eux ne serait capable d'un tel geste, aucun !
- Il paraît qu'à la Kommandantur, les Allemands reçoivent tous les jours des dizaines de lettres de dénonciation, écrites par de braves gens à qui on donnerait le bon Dieu sans confession !

- Pas dans notre classe, Hervé. Non. Même pas les « marchés noirs », même pas les « collabos ».

Notre classe surchargée compte plus de trente élèves. Seuls cinq ou six élèves méritent ces dénominations infamantes. Charpentier, dont le père est hôtelier et président de l'association « France-Allemagne », ayant droit aux deux titres. En général, les fils reflètent les opinions de leurs parents ou défendent leurs priviléges financiers. Je n'éprouve pas beaucoup de sympathie à leur égard, mais les accuser d'avoir dénoncé notre prof, c'est un grand pas à franchir.

- Hervé, je trouve que tu vas un peu vite.
- Je n'accuse personne. Je dis simplement qu'il faut ouvrir nos yeux et nos oreilles et fermer notre bouche.
- Si on t'écoutait, l'atmosphère de la classe deviendrait rapidement irrespirable !
- Et tu crois que l'atmosphère que respire Longuet en ce moment est pure ? Hervé est ainsi, péremptoire, définitif.
- Je me refuse à accuser sans preuves, un point c'est tout, ai-je fini par répondre.

Nous nous sommes séparés là-dessus.

J'ai pris mon journal et je t'écris, papa, comme si tu pouvais me conseiller sur ce que je dois faire. Mais tu es loin, je suis seul.

Et Longuet, Longuet qui nous parlait d'Apollinaire et de Nerval comme d'amis intimes, Longuet avec son petit sourire ironique et ses grandes mains, Longuet qui ne nous traitait jamais en gamins indociles, mais en adultes responsables, où est-il pendant que je t'écris.



## DISPARITION

14 mai 1943

Hier soir, à la radio de Londres, on a entendu une bonne nouvelle : les Allemands et les Italiens ont capitulé au Cap Bon. Il n'y a plus un Fridolin en Tunisie ! Des milliers de prisonniers, des tonnes de matériel sont entre les mains des Alliés. Les forces de la nouvelle armée français participaient aux opérations. Le cousin Jacques en fait partie, j'essaie de l'imaginer sous un uniforme, lui qui affichait si fort des opinions antimilitaristes.

Plus d'Allemands en Afrique du Nord, c'est bien quand on pense qu'il n'y a pas si longtemps ils étaient aux portes du Caire. Maintenant, il faut que les Alliés traversent la Méditerranée et débarquent en Europe. Cela risqu d'être une autre affaire !

Pendant que Jacques se couvre de gloire en Afrique (du moins, je l'espère!), l'autre cousin, Xavier, est parti pour le Midi, à Uriage, où l'on forme les futurs membres de la Milice. Il n'est pas venu nous faire ses adieux, il n'a sans doute pas osé. C'est mieux ainsi, car je ne sais pas ce qu'on aurait bien pu lui dire.

Aucune nouvelle de Longuet. Le silence total. Certains prétendent qu'il a été fusillé, d'autres qu'il a été envoyé directement en Allemagne. Personne n'en sait rien, mais ce qui est certain, hélas, c'est qu'il n'a pas été relâché.

Au collège, nous avons droit à un prof de remplacement, M. Duresec (Je n'invente pas!) un vieux d'au moins soixante ans qu'on a tiré de sa retraite pour la circonstance. Malgré son nom, c'est la douceur même, il n'élève jamais la voix, nous pourrions facilement le chahuter, mais nous restons calmes, à cause de Longuet sans doute. Il est gentil, gentil, il ronronne ses cours, l'est plutôt rasoir. Ses écrivains préférés semblent être Boileau et Bossuet, cela nous change de Longuet et de ses toquades enthousiastes pour Lautréamont et Rimbaud.

Aucune nouvelle non plus de Simon et de sa famille. C'est comme s'ils n'avaient jamais existé. Dans notre petite ville, si calme malgré la guerre, des gens disparaissent, des gens qu'on côtoyait chaque jour, qu'on connaissait depuis toujours et pourtant nous continuons de vivre, d'aller à l'école, de faire la queue, comme si de rien n'était.

Si de telles disparitions se produisent ainsi dans des centaines, dans des milliers de petites villes en Europe occupée, aux Pays-Bas, en Pologne, en Russie, en Grèce, où vont les gens ? Il y a des milliers ou des dizaines de milliers, peut-être davantage, de Longuet, de Simon, dont on ne sait plus rien, comme s'ils

n'avaient jamais vécu.

Est-ce qu'elle va enfin se décider à finir cette sale guerre ? Quelque fois, j'imagine ce que serait notre vie si elle n'avait pas eu lieu. D'abord tu serais près de nous, papa, tu t'occuperais tranquillement de ton cabinet d'assurances, nous irions à la pêche ensemble, tu me montrerais comment faire. Aux prochaines vacances, sans toute partirions-nous pour Granville, dans la villa rose ... Maman ne s'escrimera plus sur sa Singer, elle s'en servirait juste pour se confectionner des robes élégantes, dans un tissu digne de ce nom. Longuet nous parlerait de ses poètes favoris, Simon jouerait avec nous sur les remparts.

J'étais encore un petit garçon quand la guerre a commencé. Au train où vont les choses, je serai presque un homme quand elle finira (si elle finit un jour!). Je sais bien qu'il y a des gens beaucoup plus malheureux que moi en ce moment, mais quand même, j'ai l'impression qu'on m'a volé quelque chose !

Les jours sont gris, souvent noirs. Moi, je voudrais qu'ils soient jeune d'or, orange soleil, bleu martin-pêcheur. Je voudrais une vie de toutes les couleurs !

